

places » que ceux capables de les occuper. Ceci aboutit à des compromis d'attente, souvent accompagnés de souffrance et même parfois d'un sentiment de culpabilité de ne pas mieux réussir. Heureusement, subsiste souvent le plaisir dans l'action et les interactions de travail. Car ce qui manque, c'est la reconnaissance institutionnelle, non interactionnelle. Certes l'on voudrait évoluer et devenir autre. Mais, puisque ce n'est pas possible, on pense que l'identité présente est la seule possible et acceptable, puisque l'on a pu s'y aménager des plaisirs et s'y construire des rationalisations en partie analgésiques.

Ainsi cet ouvrage justifie bien son sous-titre : « Des métiers pour autrui entre contraintes et plaisir ». Son grand mérite est, comme le dit Dubar dans sa postface, de lier parcours professionnels et subjectivité. Permet-il pour autant, comme il l'affirme, de révéler des dynamiques identitaires ? Oui et non, car il ne trouve pas, il retrouve. En effet, cet ouvrage n'est ni théorique, ce qu'il revendique, ni démonstratif, au sens où il chercherait à mettre à l'épreuve et vérifier une théorie. Il ressort plutôt du genre herméneutique, en ce qu'il procède d'une interprétation des matériaux symboliques collectés, les entretiens, à l'aide d'un système interprétatif choisi, ici la théorie de l'identité comme double transaction. Une telle démarche permet non de trouver, mais de retrouver ce que l'on a mis au départ dans son regard. Mais n'est-ce pas là le destin le plus fréquent des théories dans les sciences sociales : elles donnent des sens nouveaux en construisant de nouvelles réalités symboliques, elles montrent plutôt qu'elles ne démontrent. Plus l'interprétation est riche, en ce qu'elle donne du sens à plus de matériaux, plus elle est cohérente, et plus la théorie est sinon vérifiée, du moins validée et pertinente. C'est à cela que contribue pleinement cet ouvrage, en montrant dans ses nombreux exemples la puissance interprétative de la théorie de Dubar. Ce faisant, il participe pleinement au mouvement descriptif et interprétatif que suivent de plus en plus les sciences sociales.

Raymond BOURDONCLE
Université de Lille III

MARCEL Jean-François, PIOT Thierry (dir.) (2005). *Dans la classe, hors la classe*, Lyon : INRP, 213 p.

Ce livre, issu d'un symposium organisé en 2004 dans le cadre du 5^e congrès organisé par l'AECSE, s'inscrit dans la continuité d'une réflexion collective des auteurs et d'un groupe de travail du réseau OPEN sur la question de l'analyse des pratiques professionnelles des enseignants. La perspective générale, déjà bien esquissée dans de nombreuses publications de Jean-François Marcel est de considérer l'activité

enseignante à partir d'un espace professionnel plus large, qu'il définit précisément dans un article conclusif, comme étant à la fois « repéré » pour l'enseignant puisqu'il travaille dans des lieux, avec des groupes et dans les termes définis par l'institution et « habité » par lui puisqu'il y fait un certain nombre de choix, et y opère des valorisations et des hiérarchisations qui lui sont personnelles. La préface de Maurice Tardif et l'introduction de Thierry Piot remettent cette démarche dans le contexte sociohistorique de l'impressionnant accroissement des demandes sociales face à l'école : allongement considérable des scolarisations, diversification de ses missions, demandes accrues d'efficacité et d'expertise. Les contributeurs donnent dans cette perspective, des coups de sonde analytique dans cet espace professionnel élargi, à partir de leurs objets de chercheurs actuels ou de prédilection, mais aussi de cadres théoriques très divers et parfois pluriels, pour d'une part, tenter d'en saisir les nouvelles frontières et d'autre part, de comprendre comment interagissent ces pratiques, définies de manière plus large, avec le cœur de l'activité enseignante. Les articles concernent aussi bien l'enseignement primaire que l'enseignement secondaire.

Une première partie du livre regroupe des contributions qui prennent la mesure de l'impulsion institutionnelle donnée à l'élargissement de cet espace professionnel. Pour souligner d'abord, comme le fait Vincent Dupriez, qu'il est censé se réaliser dans une organisation pérenne, celui d'une bureaucratie professionnelle où, précisément, le « hors classe » est structurellement réduit ou renvoyé en dehors de l'organisation. Ce qui permet à l'auteur de poser une question de fond : peut-on véritablement penser changer la configuration de l'espace professionnel enseignant alors même que l'échafaudage institutionnel qui le soutient n'est jamais remis en question, ni dans sa morphologie, ni dans ses relations avec la fonction sélective de l'appareil scolaire ?

Les quatre articles suivants montrent toutefois que des inflexions sont possibles ou en tout cas proposées par l'institution, dans de multiples directions. Danièle Périsset-Bagnoud montre que la prescription de travail collectif est prise en charge de manière très différente dans les établissements de deux cantons suisses. Il est présenté plutôt comme une nécessité fonctionnelle dans le Valais, alors qu'à Genève, il est défini davantage en liaison avec le développement professionnel et pédagogique de l'enseignant. Isabel Canton Mayo, pour sa part, analyse un dispositif expérimental visant à améliorer la qualité de l'enseignement espagnol et met en évidence, que selon les établissements et leur contexte, et en particulier leur caractère rural ou urbain, il engendre soit un surcroît de satisfaction et de demande de reconnaissance individuelle, soit des synergies collectives. Gilles Monceau, analysant les pratiques des enseignants de classes-relais montre comment l'institution elle-même définit des espaces alternatifs à la classe ordinaire, en laissant les acteurs les « actualiser dans

la réalité locale ». Son constat a le mérite de la clarté et de la lucidité : il n'y a pas véritablement transfert, pour les enseignants engagés, entre leur activité ordinaire et celle, « extraordinaire » de la classe-relais, dont ils apprécient le caractère plus souple, personnalisé et permettant l'innovation. Pourtant, certains élèves y expriment un déficit de « vraie classe », celle de la forme scolaire habituelle ! Enfin, le cas particulier de la formation en IUFM des stagiaires documentalistes, analysé par Jean-Luc Rinaudo montre qu'un travail collectif virtuel n'est pas plus simple à susciter qu'un travail collectif réel : les étudiants de deux IUFM différents, appelés à échanger sur plate-forme à propos de leurs pratiques professionnelles ont tôt fait de faire de leur appartenance institutionnelle un principe d'opposition et de confrontation qui fait blocage plutôt que ressource. L'élargissement de l'espace professionnel à la collaboration médiatisée par ordinateur s'articule à une inquiétude identitaire liée à l'entrée dans un nouveau métier, un carrefour que l'auteur aborde à partir de la croisée du paradigme de l'action située et de l'analyse clinique.

Une deuxième partie aborde les contours de cet espace professionnel à partir des pratiques quotidiennes des enseignants, sans se centrer de manière privilégiée sur les nouvelles prescriptions. En cherchant à cerner au plus près le travail en dehors de la classe des enseignants de deux écoles primaires, au travers d'une observation de type ethnographique, Thierry Piot met en valeur des temps semi-formels et informels d'échanges entre enseignants, et parfois avec d'autres acteurs, ATSEM, parents, partenaires divers, qui, une fois chiffrés, s'avèrent au moins aussi importants que les temps formels de réunions et de rencontres. Il cerne aussi des effets ambivalents sur les pratiques ordinaires, favorisant tantôt des prises de conscience et des évolutions, tantôt des durcissements sur des positions défensives. Dans le même contexte de l'école primaire, Gwenaël Lefeuvre montre que les sanctions données aux élèves sont diversement prises en charge collectivement selon la posture du directeur d'école et l'existence d'échanges à leur sujet. Par ailleurs, la récréation et ses tâches de surveillance suscitent tout naturellement les prises de décision collectives à ce sujet, alors que le huis clos de la classe ne le permet que très peu. Poursuivant la réflexion sur les tâches d'autorité dans le contexte de l'enseignement secondaire où il est dans l'ensemble perçu au travers de la problématique de la crise, Isabelle Lechevallier évoque la tension entre une organisation du travail où « nul ne peut faire autorité à la place d'autrui » et la nécessité de soutien collectif autour de cet aspect du travail, de plus en plus complexe et risqué. Enfin Jean-François Marcel analyse comment, dans le cadre d'un projet pédagogique sur l'Afrique en cycle 1, une collaboration au départ prudente entre des enseignantes se transforme en véritable collectif, capable aussi de susciter des engagements non prévus chez les élèves. Les deux derniers articles reviennent sur la place du numérique dans l'espace professionnel enseignant. Jacques Audran, à partir des analyses d'échanges

d'enseignants sur deux listes de discussion, suggère que la préparation des cours intègre désormais de nouvelles modalités plus collaboratives, au travers d'échanges d'expertise et surtout d'informations sur les ressources présentes sur les autres sites. Enfin Marc Weisser, à partir d'un dispositif d'enquête original, comparant des débats entre élèves organisés en cycle 3 et des débats entre enseignants, met en évidence une sorte d'effet-miroir entre les deux communautés discursives qui tâtonnent et mettent en commun ressources scientifiques et expérientielles. Pourtant, tous les dispositifs numériques ne le permettent pas, pouvant aussi céder la place à des demandes d'expertise plus verticales adressées par des enseignants « de base » à des experts, formateurs ou chercheurs.

Le livre est convaincant quant à la mise en évidence de cet espace professionnel enseignant élargi et à l'affirmation de la nécessité, pour la recherche en éducation, d'en explorer toutes les frontières. À sa manière et sans en faire une thèse explicite, il donne à voir un continent professionnel en grande évolution, loin des propos généraux et monolithiques sur un immobilisme supposé des pratiques enseignantes. Bien sûr, comme dans tout ouvrage collectif, l'unité de la perspective analytique est mise à l'épreuve des intérêts divers des contributeurs. C'est sans doute le thème du travail collaboratif entre enseignants qui est le plus abordé par les articles, qu'il soit virtuel ou réel, imposé par l'institution ou issu de collectifs informels, donnant de l'unité et de la cohérence au livre. L'espace hors classe interne à l'établissement est également plus exploré que l'espace professionnel hors établissement de l'enseignant, du moins lorsqu'il n'a pas de traces numériques, alors qu'il a sans doute aussi un grand intérêt. Enfin, les interactions entre les différentes dimensions de cet espace, un des projets explicites et d'ailleurs des plus intéressants du livre, ne s'avèrent pas simples à cerner, même si quelques articles s'y attellent, et constituent un chantier ouvert. Mais cette difficulté est en elle-même stimulante à l'heure où certains acteurs réformateurs de l'enseignement postulent parfois une action simple et directe de la collaboration entre enseignants sur les pratiques en classe.

Anne BARRÈRE
Université de Lille III

UBALDI Jean-Luc (coord.) (2006). *Débuter dans l'enseignement*, Paris : ESF, 300 p.

Ouvrage pédagogique? On le dirait d'abord, puisqu'il est présenté comme une adresse aux nouveaux enseignants. Le tutoiement est celui d'une complicité éclairée, à la fois bienveillante et rigoureuse, qui s'impose d'emblée dans la préface de F. Bégaudeau et dans l'avant-propos de J.-L. Ubaldi. Dans la première partie, « A